

René de Castéra

Les trois fils du magistrat dacquois Amand d’Avezac de Castéra et petits-fils du sénateur Charles de Corta embrassèrent une carrière artistique. Saint Luc veilla sur Carlos et Gaston tandis que le cadet se plaça sous la protection de sainte Cécile. Sensible aux mélodies emplissant la demeure familiale autant qu’aux chants gascons qui résonnaient dans le domaine d’Angoumé et les métairies alentour, René fréquenta le Collège catholique de Dax.

Recommandé par le célèbre pianiste landais Francis Planté, le jeune homme suivit les cours de Louis Diémer au Conservatoire de Paris sans négliger des études à l’école d’Agriculture de Grignon. En 1892, une audition de musique grégorienne donnée par les Chanteurs de Saint-Gervais le bouleversa. Devenu ami de Charles Bordes, en compagnie duquel il fréquentait les salons mondains de la capitale, René fut parmi les neufs premiers élèves à intégrer la Schola Cantorum nouvellement créée en 1894. Excellent pianiste, il se révéla – avec Déodat de Séverac – le meilleur disciple d’Isaac Albéniz. Sous la férule de d’Indy, Guilmant, de La Tombelle, Castéra s’affirma peu à peu, produisant des mélodies, un *Trio en ré*, une *Serenata* pour piano et un poème symphonique, *Jour de fête au Pays basque*. Influencées par le franckisme autant que par Schumann, ces œuvres au charme frémissant attestent d’une maîtrise confirmée. *Sa Berceuse* et *Le Petit Chat est mort* témoignent par ailleurs d’une compréhension particulière du monde de l’enfance.

L’altruiste de la Schola Cantorum

À l’instar des fondateurs de l’illustre établissement, Castéra n’eut de cesse de se dévouer au service des autres, négligeant son œuvre propre, au point que la pianiste Blanche Selva – guettant impatiemment ses nouveautés – l’affubla du surnom de « Lambinus ». Débordant d’une énergie inspirée, il se consacra à l’idéal défini par d’Indy, fut secrétaire de la Schola, fonda l’Édition Mutuelle et publia des partitions de ses confrères Albéniz, Bordes, de Bréville, Canteloube, Cras, Le Flem, de Lioncourt, de Polignac, Tournemire, Vreuls¹, etc. Critique à la plume trempée, nègre occasionnel de Willy, il connut Debussy et Ravel, fut proche de Chausson et de Roussel, intime des familles Rouart et Lerolle ainsi que de Maurice Denis, qui réalisa plusieurs portraits du compositeur. Ami de Colette, Paul-Jean Toulet, Sacha Guitry, Paul Dukas, Albéric Magnard, Joseph Canteloube, il était reçu chez la princesse de Polignac.

Ce musicien polyvalent se produisait en concert, tenant l’orgue ou le piano, n’hésitant guère à prendre la baguette. Ainsi le 24 mai 1910, lors d’une fête de charité des « Jeune filles royalistes », avenue Hoche, il remplaça Auguste Sérieyx et dirigea les chœurs d’*Esther* de Moreau, *La danse de Lormont* de Franck et quelques chansons populaires devant plus de mille personnes. M^{me} Pierre Lasserre le secondait au piano, Charles Maurras était présent.

À Bruxelles, la Reine Elisabeth le félicita lors de l’exécution de sa *Sonate en mi*, remarquée pour la « distinction ingénieuse de la forme et le raffinement des sonorités² », notamment dans le deuxième mouvement, méditation quasi roussellienne dévoilant une surprenante spatialisation des niveaux sonores.

1 Victor Vreuls né à Verviers en 1876 et mort à Saint-Josse-ten-Noode en 1944, violoniste, chef d’orchestre et compositeur belge.

2 Gustave Samazeuilh in *Le XX^e Siècle* du 4 avril 1911

Au cours de la Première guerre, apprenant ses retrouvailles avec un compatriote dacquois, sa mère écrivit : « Je suis ravie de la réunion du socialiste et du royaliste. » René participa à la bataille de Notre-Dame-de-Lorette avant d'être affecté au service automobile. Mais le conflit porta un coup fatal à la civilisation française traditionnelle : un univers s'écroulait.

Thébaïde landaise

En 1920, la révolte du Bas-Adour perturba la séculaire ordonnance de la propriété et l'indélicatesse de leur « homme de confiance » en 1924 acheva d'accabler les d'Avezac. Pour contrer les vicissitudes de l'existence, notre fervent catholique se réfugia en sa demeure d'Angoumé, berceau de la famille. L'inspiration fut à la nostalgie d'un monde disparu (*Sicilienne*), au repli sur les origines (*Chansons populaires des Landes*), à l'illustration du répertoire choral (*Berouyino*, *Lou Merlou*) et à la défense des cantiques dont il souhaitait maintenir la qualité malgré la désaffection grandissante des fidèles pour le culte. Peu enclin aux compromis envers l'esthétique du divertissement prônée par *Le coq et l'Arlequin* et les orientations du Front populaire, pourfendeur de la médiocrité, Castéra s'exclamait en 1929 : « Le « politique d'abord » appliqué à l'art est aussi odieux que néfaste. » Se doutait-il en harmonisant jadis *La Chanson de M. de Charette* que ses enfants Nicole et Alain épouseront les descendants de l'illustre Vendéen ?

Organisateur d'activités locales, il instaura en 1935 Les Amis de la Musique et des Belles-Lettres et invita à Dax les plus grands artistes et écrivains de l'époque. Les salons d'Angoumé et de leur villa de Capbreton distillaient le nectar d'une vie culturelle toujours intense chez les Castéra. Après les disparitions de Séverac, Ravel, Bonnal, le dernier compositeur basco-landais se retira progressivement de l'agitation d'une société en laquelle il ne se reconnaissait plus. Le bouillant Loÿs Labèque, chantre du Marensin, parvint toutefois à secouer une dernière fois sa mélancolique léthargie avec les *Chansons et Rondes des Landes*, composées en 1938. Mais le musicien préférait l'isolement et la rêverie vagabonde. Depuis son « cagibi à notes », d'où il contemplait la chaîne des Pyrénées, il harmonisait quelque air landais ou ciselait sans hâte sa *Messe brève*.

Une musique racée

Les folklores des Landes, du Béarn et du Pays basque – avec son fameux zortzico à cinq temps – imprègnent les partitions de cet héritier de Bordes et frère de Séverac. Préférant l'allusion à l'insistance, adepte de la ligne claire, d'une luminosité méridionale toute mistralienne, ses innovations se dissimulent sous la grâce de la courbe et les rythmes impairs innervent la progression du discours. Chambriste distingué, baigné de la poésie de sa terre natale, son *Concert* pour quatre instruments présente un alliage subtil d'érudition et d'imagination. Son chef-d'œuvre, le ballet avec chœurs *Nausicaa*, achevé en 1914, n'a encore pas vu le jour et son opéra historique en sept tableaux *Berteretche* – tiré d'une légende basque – n'a pas été retrouvé. René de Castéra s'éteignit avec le monde d'élégance et de raffinement dans lequel il avait vécu :

*Et qu'ainsi soit mon âme, votre humble musicienne,
Dès maintenant et à jamais...³*

Damien TOP

août 2005

³ Loÿs Labèque, *Les Églises parlantes*, Sansot, 1926